

Recherches sociographiques



Denise LEMIEUX et Lucie MERCIER, *Les femmes au tournant du siècle, 1880-1940. Âges de la vie, maternité et quotidien*

Andrée Lévesque

Volume 31, numéro 1, 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056499ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056499ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lévesque, A. (1990). Compte rendu de [Denise LEMIEUX et Lucie MERCIER, *Les femmes au tournant du siècle, 1880-1940. Âges de la vie, maternité et quotidien*]. *Recherches sociographiques*, 31(1), 108–110. <https://doi.org/10.7202/056499ar>

temps amoureuse de Dieu, et d'une sensibilité particulièrement affinée devant toute souffrance inconsolée. De jeunes prétendants auraient bien désiré sa main, mais à la surprise générale de ses proches elle liera sa destinée à un homme deux fois plus âgé qu'elle, Jean-Baptiste Gamelin, lui aussi très attentif à la misère d'autrui. Trois naissances se succéderont, trois petits berceaux vite remplacés, hélas, par trois petites tombes. Puis, à vingt-sept ans, Émilie devient veuve. Commence alors la grande aventure de la charité : visite des pauvres à domicile, hébergement des femmes âgées abandonnées, aide aux handicapés mentaux, accueil des orphelins, soins aux malades atteints du typhus, secours aux prisonniers politiques, rien n'échappe à son œil vigilant et à sa main généreuse.

L'auteur sait également bien décrire une autre époque de la vie d'Émilie quand, à l'instigation de l'évêque de Montréal, l'entrepreneur M^r Ignace Bourget, une communauté religieuse, quelque peu improvisée, prendra corps pour assurer la permanence d'une œuvre aussi vaste. Ironie du sort, Émilie sera d'abord exclue du premier noyau des novices. Dououreux intermède pour la fondatrice à qui tout pouvoir est enlevé par ses aides « devenues religieuses » qu'elle doit continuer à soutenir et à guider. Admise enfin à se joindre au groupe des premières sœurs de la Providence, elle sera vite élue supérieure. Elle n'en restera pas moins douloureusement écartelée entre ses élans novateurs et les structures de vie religieuse toutes faites et trop rigides qu'imposaient à la nouvelle communauté des autorités ecclésiastiques assez intransigeantes. Malgré tout, et en très peu de temps, la fondatrice inculquera un esprit d'adaptation et une force de frappe à sa communauté qui, une fois libérée des tâtonnements et de la gangue juridique des débuts, prendra une remarquable expansion.

Il vaut la peine de parcourir cette impressionnante biographie d'Émilie Tavernier-Gamelin en l'année où sa cause de béatification est introduite dans le diocèse de Montréal. La lecture en est facile, agréable même. Peut-être y a-t-il trop de détails en certains chapitres et accumulation de données disparates en quelques paragraphes. Mais quand la documentation abonde, la tentation devient facile pour les historiens de vouloir tout dire et tout relever. Denise Robillard n'y a pas échappé.

Marguerite JEAN

Denise LEMIEUX et Lucie MERCIER, *Les femmes au tournant du siècle, 1880-1940. Âges de la vie, maternité et quotidien*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989, 389 p.

Appréhender deux ou trois générations de femmes, de l'enfance à la vieillesse, tel est le but, ici, des sociologues Lemieux et Mercier. Ce premier volume, basé sur des autobiographies, sera suivi d'un second rédigé à partir d'entrevues.

Les âges de la vie (enfance, jeunesse, mariage, maternité, vieillesse) forment la trame tissée pour décrire l'expérience de trente-sept femmes qui nous ont légué mémoires, biographies, lettres et souvenirs. Cette approche, de plus en plus utilisée ces dernières années

aux États-Unis et au Canada anglais (T. Hareven; V. Strong-Boag), convient particulièrement à l'étude de la vie privée et aide à cerner la réalité quotidienne féminine. Elle est observée dans les transitions d'une période à l'autre, dans les rituels et les rites de passage, et dans les changements à l'intérieur de chaque âge.

Pour l'analyse de la maternité et de tout ce qui la prépare et l'accompagne, les auteurs se basent sur les écrits des femmes qui ont eu des enfants et ont vécu avec un conjoint. Malgré ces limitations, la documentation consultée est d'une très grande richesse. Les femmes ont parlé de leur éducation, de leurs fréquentations, de leurs rapports familiaux, de leurs travaux domestiques; elles nous ont livré le récit de leur quotidien. Elles se sont cependant gardées de montrer une image trop négative de leur vie: elles n'insistent pas trop sur leurs dépressions, leurs désespoirs, sur les mortalités et les déceptions. Encore plus discrètes sont les allusions à leur intimité sexuelle. Nous avons les biographies qu'elles ont bien voulu léguer aux leurs, la perception qu'elles veulent nous transmettre d'elles-mêmes et de la réalité qu'elles décrivent.

La procréation étant la fonction première des Québécoises pendant la période étudiée, on remarque à quel point cette vocation a influencé l'éducation des filles. Dans une lettre de 1880, Georgina Chapais se demande à quoi servent toutes les années des siennes au couvent si c'est pour les marier «avec des innocents et des ignorants». (P. 84.) À la maternité se rattache tout ce qui conduit au mariage, non seulement l'apprentissage des travaux ménagers mais aussi le choix du conjoint et les fréquentations se déroulant dans un climat de puritanisme qui doit garantir la virginité de la future. Il est évidemment très difficile d'estimer la part qu'ont tenue les sentiments dans la sélection des époux. Ces grands-mères qui livrent leurs souvenirs à leurs petits-enfants tendent surtout à souligner leur réussite.

À travers ces écrits, on trouve un milieu où les enfants sont valorisés: l'attention qu'on leur porte, l'importance qui leur est accordée par tous les membres de la famille, tout semble indiquer que dans ce Québec où la mortalité infantile atteint un des plus hauts taux du monde occidental ceux qui survivent sont d'autant plus précieux.

Des différences entre la vie urbaine et rurale ressortent clairement pour ce qui est des réseaux familiaux, de l'habitation et de l'accouchement. Le contraste entre classes sociales est toutefois plus estompé. Les auteurs ne manquent pas de souligner l'expérience choyée d'une Thérèse Casgrain, mais l'analyse n'est pas trop poussée de ce côté. Si les règles de classe sont à peine abordées, ainsi en est-il des attitudes de sexe. Les relations avec le père, le frère, le fiancé ou conjoint étaient en fait des rapports de pouvoir qu'il vaudrait la peine d'analyser plus en profondeur.

Cet ouvrage n'est pas sans susciter des questions d'ordre méthodologique: jusqu'à quel point peut-on baser un travail historique sur un seul type de sources? Que nous révèlent ces récits autobiographiques? Les témoignages subjectifs de celles qui ont vécu à l'époque sont d'une grande valeur, mais le tableau qu'on nous brosse demeure incomplet sans la consultation de sources plus quantitatives, allant des recensements aux écrits des témoins du temps, pour restituer le contexte historique qui permette de saisir la complexité des expériences de vie et des rapports entre les groupes sociaux. Somme toute, les années 1880-1940 forment un très long «tournant du siècle». Période de changements économiques et sociaux non négligeables, ces soixante années ont aussi été témoins d'une évolution des mœurs et des mentalités.

Il ne faut toutefois pas reprocher aux auteurs de n'avoir pas rédigé un livre autre que celui qu'elles se proposaient d'écrire, et il faut rappeler que, dans les limites qu'elles s'étaient

fixées, Denise Lemieux et Lucie Mercier nous présentent un ouvrage qui ne s'adresse pas seulement aux spécialistes et qui aura l'heur de plaire à un grand nombre de lecteurs curieux de mieux connaître ce qu'ont vécu leurs mères et leurs aïeules.

Andrée LÉVESQUE

*Département d'histoire,
Université McGill.*

Julien BIGRAS et Jacques FERRON, *Le désarroi*, Montréal, V.L.B., 1988, 176 p.

Ce si beau titre, qui pourrait être celui d'un roman ou d'un ouvrage follement intimiste, désigne en réalité la correspondance qu'échangèrent pendant une courte année, sans jamais se rencontrer, deux médecins-auteurs : l'un, psychanalyste, et l'autre, généraliste. Quatorze missives du premier, du 8 mars 1981 au 30 avril 1983, répondent aux treize du second, du 13 février 1981 au 21 avril 1982. L'aventure est assez singulière dans nos lettres pour qu'elle mérite d'être signalée. Après le décès du docteur Ferron, le 22 avril 1985, c'est sous l'initiative du docteur Bigras et un peu sous sa responsabilité que paraît leur échange épistolaire, augmenté par lui d'une préface justificative et de cinq annexes dont on ne sait pas très bien ce qu'elles apportent. Deux d'entre elles reprennent des textes de Ferron déjà publiés et les trois autres sont des extraits d'un livre de Bigras en cours de rédaction, auquel il fait quelques allusions dans ses lettres. Julien Bigras devait décéder en juin 1989.

On sait déjà le rôle que devra jouer la correspondance dans l'œuvre de Ferron : épistolier hors pair, il affirmera qu'elle a été (notamment avec sa famille, dans sa jeunesse) sa « véritable école d'écriture ». Il est cependant beaucoup trop tôt, à mon avis, pour procéder à la publication systématique et intégrale de sa vaste correspondance. Mais un jour viendra où elle nous apparaîtra comme l'équivalent, en importance, de celle de Voltaire. Déjà l'éditeur V.L.B. a lancé en 1985 la correspondance « publique » de Ferron sous le titre de *Lettres aux journaux*. C'était suffisant pour allécher quiconque se plaît au style éblouissant de ce conteur unique. Mais voilà que cette correspondance « privée » dans *Le désarroi* esquisse ce que pourra être un jour l'intégrale de son œuvre épistolaire. Elle dessine d'ores et déjà par traits vifs une personne d'une infinie tendresse, attentif à l'autre au-delà de ses propres forces, et d'une fidélité sans égale dans l'amitié. Autrement dit : l'envers du polémiste acerbe que nous avaient imposé ses nombreuses et violentes sorties.

Quant aux textes de Bigras, ils nous font découvrir un homme déjà célèbre en Europe pour ses succès de librairie dans le domaine de la psychanalyse. Sa participation ici n'est peut-être pas des plus « scientifiques » (on ne sait, en effet, lequel des deux médecins est « le plus » au désarroi dans cette confrontation) ; elle sert du moins de révélateur pour mieux nous faire entendre la voix la plus haute de cette partition pour le moins originale.